

Avec *La nuit c'est comme ça*, Marie Payen, la comédienne frondeuse

Publié le 8 novembre 2023



Dans son seule-en-scène nourri de ses rencontres avec des sans-abri, l'artiste incarne une cassandra clochardisée du XXI^e siècle. Un rôle politique joué au Théâtre Gérard Philipe, à Saint-Denis.

Une Internationale épuisée qu'une trompette enrouée s'entête à ranimer : avec *La nuit c'est comme ça*, qu'elle joue au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), la comédienne Marie Payen souffle son espoir de lendemains qui chantent, quand bien même les sons seraient éraillés. Le genre humain s'invite sur les planches dans le solo qu'elle a conçu, au point que chaque parole de l'hymne pourrait sous-titrer la représentation.

L'actrice a quitté mi-octobre les haillons de la vieille femme paumée qu'elle incarnait dans *Welfare* (mise en scène de Julie Deliquet, d'après un documentaire de Frederick Wiseman de 1973). Pour la troisième fois depuis 2014, elle renoue avec son dada, le seule-en-scène performatif. Un genre singulier que développe cette empêcheuse de tourner en rond pour qui la recherche esthétique est une forme de résistance aux autoroutes des pensées formatées. « J'aime l'hétérogène, les lignes de fuite, les mondes qui se choquent, leurs tissages et leurs agencements », revendique-t-elle.

Née le 1^{er} janvier 1974, cette interprète d'une haute droiture éthique s'applique à elle-même ce qu'elle espère des autres. Le renoncement et la soumission ne sont pas sa tasse de thé. Le petit pouvoir des artistes l'ennuie. Le théâtre bourgeois l'assomme. L'entre-soi lui donne envie de fuir. Incapable de composer avec la « *mégalo manie de metteurs en scène qui chosifient les acteurs* », la frondeuse a fait sécession : « *Dans l'aliénation, ma colère est si forte que je choisis ma liberté quel que soit le prix à payer* », assure-t-elle au sortir d'une répétition menée à flux tendu. Autrice d'un texte non écrit et uniquement mémorisé, elle improvise une partie du spectacle pour « *préserver les étonnements du personnage* ».

TOUT PEUT ÉCLORE

À 37 ans, en 2011, Marie Payen, ancienne élève de l'École du Théâtre national de Strasbourg, tourne le dos aux scènes subventionnées où elle enchaînait les projets depuis un premier rôle professionnel dans *Imprécation IV*, de Michel Deutsch, en 1995. Rompant le cours de complicités artistiques (parmi lesquelles, à ses débuts, le groupe Sentimental Bourreau ou le metteur en scène Jean-François Peyret), elle s'inscrit en psychologie à l'université Paris-Diderot et se met lire Sigmund Freud, Jacques Lacan, Félix Guattari et Gilles Deleuze. Il lui fallait « *élargir les contours de la vie et se décrocher d'un milieu théâtral* » dont elle connaissait par cœur les usages, les codes, les compromis, les langages.

Pendant trois ans, elle a voyagé, fait un enfant, cogité sur les bancs de la fac, rencontré des inconnus et pris le temps d'écouter les soliloques de personnes sans domicile fixe. Armée de ces expériences éclectiques, elle a mûri le premier de ses trois solos (*Je brûle*, en 2014, qui sera suivi, en 2018, de *Perdre le nord*). Lorsqu'elle est réapparue en public après sa retraite volontaire, elle revisitait les origines du jeu : la profération balbutiante, le pas titubant, le corps courbé, elle se fiait

à son inconscient pour filer (en improvisant) sa narration. L'esprit de l'homme de théâtre Antonin Artaud (1896-1948) toquait à la porte. Marie Payen avait repris le métier de zéro comme on remet les compteurs à l'heure : « *J'avais 40 ans. Un âge où tout peut éclore et se redimensionner.* »

Dans *La nuit c'est comme ça*, elle endosse une longue traîne miteuse de princesse des bas-fonds, une cassandra clochardisée du XXI^e siècle, dont les propos produisent des étincelles. Elle parle de « l'Antiquité à venir », dit de Karl Marx (1818-1883) qu'il « faut le voir nu » ou s'exclame : « *Je suis réticente avec les adverbes que je trouve fiers dans leur envie de contrôle !* » Autant de fulgurances qui veulent explorer ce qu'il reste de notre humanité face à la précarité, à l'exclusion ou aux dérèglements du monde.

Inspirée par des figures de SDF rencontrées dans la rue, Marie Payen trame un récit de l'apocalypse avec ses épisodes épiques et intimes, ses éruptions comiques ou dramatiques, ses harangues poétiques. Planète en danger ou dérive de l'intelligence artificielle, les sujets traversés ne sont jamais très loin du politique. Sur ce point, elle a de qui tenir : « *À Strasbourg, Evelyne Didi et André Wilms étaient mes professeurs.* » Avec Wilms, son « parrain de théâtre », elle a trouvé la terre où s'enraciner : « *Il m'a construite. Grâce à lui, je suis née dans une filiation qui convoque les noms de Klaus Michael Grüber, Matthias Langhoff ou Aki Kaurismäki.* »

RIVES DE LA TRAGÉDIE

Il y a chez elle une quête d'absolu qui la précipite vers la prise de risque. Au théâtre, bien sûr. Au cinéma, aussi, où sa filmographie (peu épaisse) mentionne des réalisateurs pointus (Jacques Maillot, François Dupeyron ou Solveig Anspach). Son exigence est celle d'une artiste contemporaine réfractaire aux molleses de l'époque. L'intranquillité de sa diction ébranle les représentations. Elle est moderne et archaïque. Elle a joué dans *Médée*, de Sénèque, en 2008, dans *Phèdre*, du même auteur, en 2013, puis dans *Troyennes, les morts se moquent des beaux enterrements*, d'après Euripide, en 2014.

Ses pieds foulent le réel, mais elle semble arriver d'un ailleurs. D'une préhistoire du temps théâtral où chaque action serait décisive. Elle est campée sur les rives de la tragédie, là où la vie et la mort se livrent de féroces batailles, où les larmes et la joie se tutoient. Elle a perdu beaucoup de ses proches, la mort est l'une de ses matrices. Elle lui doit, assure-t-elle, d'avoir « appris à pleurer ». Au décès de sa mère, l'ancienne adolescente punk qui rêvait d'une carrière de chanteuse a fait sa valise et quitté Rouen, où elle avait grandi, pour Paris : « *Je n'avais plus aucun frein.* »

Elle n'a pas plus d'entraves aujourd'hui. Il faut du cran pour changer de cap. Marie Payen donne du sens à l'existence. Elle héberge des migrants, plaide leur cause jusque dans le bureau de la maire de Paris, Anne Hidalgo, manifeste aux côtés des intermittents. Elle est militante, et une artiste à part. Un oiseau rare.

Joëlle GAYOT